

# Dans les Pyrénées, l'antique esprit de carnaval, filmé au plus près

Le documentaire s'immerge à Fillols, lors de la fête traditionnelle

## FESTA MAJOR



Tous les ans à la fin de l'été, et ce depuis plus d'un siècle, le village de Fillols, dans les Pyrénées-Orientales (208 âmes), organise sa fête traditionnelle qui s'étend sur cinq jours. Jean-Baptiste Alazard, monteur et documentariste, figure du collectif Stank d'auteurs-réalisateurs (dont est sorti le marquant *Bruno Reidal*, de Vincent Le Port en 2022), est allé filmer cette nouba extraordinaire, la Festa major, où chacun met la main à la pâte et où l'ivresse déborde les barrières du jour et de la nuit. Le cinéaste considère l'événement non en anthropologue du folklore, mais, se rendant sensible à une sorte de mystique profane, en cherchant quelle transcendance populaire engage les individus au-delà d'eux-mêmes.

Une petite bande d'amis qu'on découvre aux premières lueurs, s'éveillant sur une colline, admirant la lumière qui tombe sur le village, visages peinturlurés et tenues exubérantes, semblent suspendus entre ciel et terre, entre jour et nuit, en pleine descente d'after, mais déjà prête à repartir. La suite embraye sur préparatifs et hostilités, sur le mode d'un grand tourbillon d'instant, de visages, d'accolades, de danses, de chants et de discussions à la volée. On coupe quelques pins replantés sur la place du village, on prépare de grandes tablées, la fanfare fait son entrée, il y aura des parades, des bals, des beuveries, des flonflons, de la techno, du pastis et des carglades.

### Curé parodique

Jean-Baptiste Alazard n'élit pas de personnages à proprement parler – ce qui n'empêche pas au fil des scènes certains visages récurrents de nous devenir familiers. Il cherche plutôt à construire un sujet collectif par le montage papillonnant qui collectionne les instantanés. Rebondissant ainsi parmi les participants, leurs gestes, leurs élans, il donne une image vivante du peuple. Ce que le cinéaste ob-



A Fillols, village de 208 âmes des Pyrénées-Orientales. LA TRAVERSE

serve au cœur de la fête, c'est l'antique esprit de Carnaval, le renversement momentané de l'ordre social (travestissements, excès en tout genre, temps improductif, société entièrement retournée vers les dehors) pour mieux renouer avec les vieilles privautés et licences populaires.

Lors d'une procession parodique, de faux pénitents drapés de blanc portent ficelés sur leur dos de grands livres ouverts, où figure en grand le mot « Lex » (la « loi » en latin), ici barré, là profané par d'autres dessins obscènes. Un peu plus tôt, un homme déguisé en curé parodique était entièrement déshabillé, symboliquement « dé-

froqué », par ses compères sur le zinc d'un bar. La fête est bien cet espace où les images de la loi et de l'autorité vacillent.

Les corps se rapprochent, les interactions se multiplient. Les enjeux de la mise en scène sont alors concrets : comment faire tenir plusieurs visages dans un même cadre ? Comment saisir ce qui du collectif se propage, gagne et envahit les corps ? Comment saisir l'ivresse qui monte, la joie qui gagne un visage ? Comment faire un événement de ce moment où l'on se tombe dans les bras ?

Dans un très beau passage, adossée à un bar, une mère embrasse son fils et lui avoue désirer qu'un peu d'elle passe en lui – motif d'héritage mais aussi principe de mélange poussé jusqu'au bout. L'alcool aidant, la parole se libère, on s'avoue jusqu'à l'inavouable – ce qu'un participant appelle son « délire de pastis ». Festa Major file à cet endroit la métaphore de la fusion et de la fluidité : corps formant magma, élans collectifs, breuvages écoulés, dissipation libre de la parole et du temps, nuit avalée par le jour, jour bu par la nuit.

La beauté du film tient surtout à ce qu'il est raconté au passé. La voix off du cinéaste émane d'un dictaphone grésillant qui installe un filtre de précarité sur ces moments ressaisis. Celui-ci nous parle depuis son banc de montage où il se demande comment assembler les images, surtout depuis l'hiver, aux antipodes de la saison estivale, où la neige a tout recouvert. C'est alors la mélancolie qu'Alazard récupère dans ce dernier mouvement, ce sentiment inhérent aux réjouissances que le temps est compté.

Toute fête se mesure en effet à l'impression qu'elle est toujours déjà finie, hantée par son terme, comme la précaire exception face au retour de la règle. A la dernière image surgit une archive : une photographie noir et blanc des fêtards fillolois du siècle précédent, tous disparus. La fête est un présent dévorant, mais elle porte déjà en elle son propre fantôme. ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire français  
de Jean-Baptiste Alazard (1h 08).

**Ce que le cinéaste observe au cœur de la fête, c'est le renversement momentané de l'ordre social**

# Télérama



CINÉMA

cinq jours, depuis plus de cent ans... C'est une odyssée, dit le réalisateur **Jean-Baptiste Alazard**, qui nous la donne à partager avec ce film paradoxalement court mais d'une beauté envoiante.

Un sentiment fusionnel envahit l'écran. La joie, la tendresse, la fascination nous font entrer dans la danse. Sans mode d'emploi, on suit des fêtards très occupés, organisateurs d'une grande désorganisation : la rupture avec l'ordre habituel de la vie est aussi radicale qu'ordonnée. On devine des us et coutumes, des rituels vaguement religieux et joyeusement païens. On ressent la puissance de cette fête, trésor de cette communauté que chacun fait fructifier, fièvre collective dont jeunes et vieux entretiennent la flamme.

Filmé comme un tableau où se reflètent les lumières du *Bal au moulin de la Galette* de Renoir, le spectacle dessine un idéal de communion, prêt à nourrir la réflexion sur le vivre-ensemble. Mais *Festa major* reste le point de vue singulier d'un réalisateur qui fait aussi, avec sa caméra, une expérience intime. En voix off, il recompose le poème de Rimbaud *Bonne pensée du matin*, pour magnifier la sensation du « soir fêté ». Et finit son film avec des images de l'hiver et du printemps, les saisons où la fête se poursuit dans les cœurs... Des émotions d'une magnifique délicatesse, harmonieusement mêlées aux airs de la fanfare. ▶ **Frédéric Straus**

## DOCUMENTAIRE

Plongée envoiante, cinq jours durant, dans une fête que des villageois pyrénéens perpétuent depuis cent ans.

Un idéal de communion filmé comme un tableau de Renoir.

Voilà des gens qui dansent et chantent, se parlent et s'embrassent... On s'émerveille. Peut-être parce que ces images viennent toucher le sentiment d'isolement que les confinements ont laissé ancré en nous, viennent le chasser, l'exorciser ! Une magie est à l'œuvre, en tout cas, dans **Festa major**, documentaire tourné dans un petit village des Pyrénées-Orientales, sous le majestueux Canigou. À la fin de chaque été, une fête y est donnée, qui dure



Documentaire, France (1h08) | En salles.



## FESTA MAJOR

de Jean-Baptiste Alazard

### LA RONDE par Luca Mongai

La « *fiesta major* » qui donne son titre au film recouvre un ensemble de festivités catalanes s'étalant sur cinq jours à la fin de l'été. Marquée par son foisonnement et sa disparité, elle voit se succéder différentes célébrations populaires – musicales ou théâtrales – et paraît s'étirer sans faiblir. Comme le rappelle un ancien du village au début du film, c'est lorsque cet « *enculé de Franco* » est mort que l'événement a pris une ampleur débordante. Si *Fiesta Major* n'est pas frontalement politique, il organise cependant une ronde euphorique de scènes et d'images qui fait de la fête elle-même le terreau d'un rapport au monde alternatif et utopique. Jean-Baptiste Alazard filme ici ce qui lui tient à cœur : son village et ses proches. C'est pourquoi il semble vouloir autant observer la fête qu'y prendre part, par l'entremise d'une caméra légère et embarquée dans la danse. Les plans sur les corps et les visages à moitié flous se multiplient et restituent le sentiment d'ivresse qui s'empare des villageois. Ainsi mêlés dans un même tourbillon d'images, ils forment une communauté entièrement définie par les festivités : les discussions ne tournent qu'autour d'elles et tous les moments de la journée lui sont dévolus.

Cette communauté se caractérise par des gestes et des actions que le montage, en jouant d'effets d'accumulation, ritualise : les verres s'échangent, les danses se répètent et les jeunes s'embrassent à la nuit tombée. Si le soufflet retombe un peu quand le cinéaste se concentre sur des conversations, le film est à son meilleur lorsqu'il télescope l'ivresse de la communauté avec le calme du monde environnant, pour ouvrir sur une respiration méditative. Cette mise en relation se fait tantôt par l'entremise de raccords, rompant soudain avec l'effervescence de la fête pour cadrer les majestueuses montagnes avoisinantes, tantôt au sein même du plan, comme dans cette scène où la caméra remonte le long du tronc d'un arbre tandis que le bruissement calme des feuilles se substitue à la musique. La mise en scène n'entend pas opposer ces énergies contraires, d'un côté celle de l'homme et de l'autre celle de la nature, mais plutôt les fondre dans un même mode d'être au monde, joyeux et serein.



**Tsounami**



Festa Major © La Traversée

## Pas de place sans la mort

Critique | Festa Major, Jean-Baptiste Alazard, 2025

Pyrénées, fin de saison. C'est la fête pour cinq jours, l'acacia est planté. En hâte, *Festa Major* débute, ne laissant rien aux creux, ne lâchant pas son rythme – l'humeur est à la vie dans toute sa volupté, son ivresse et sa jubilation. Depuis plus d'un siècle, chaque été – brusque période vivement attendue – l'événement qui, transmis par filiation, revient, se rallume, ressurgissant par l'euphorie du collectif. C'est le mystère fait de danses, de grimaces et de costumes d'un village secrètement nommé F., disposé hors du temps, un espace montagneux. C'est le lâchage des esprits, disposés à la joie, l'enchantement, aux mauresques délicieuses. Un village hors du monde, un instant dans le leur. Jean-Baptiste Alazard y porte sa caméra, poignets valsants, longue focale et gros plans. Il faut rythmer la vie ; lui n'y va pas de main morte. Et tout commence au commencement ; *c'est à nous d'accepter ce qui nous fait du bien.*

Dès lors ça s'active, l'on colle les affiches dans le vent, se répartit les danses et les dernières cueillettes. Organiser, c'est déjà fêter. En prévision du plus grand, petits apéros de petites anisettes. De la salle de cinéma, le retour à la communauté semble facile. Le temps du film et de sa Festa Major, le rêve du collectif s'ouvre comme un fantôme d'une vie légère. Y'aurait-il, à la marge, d'autres possibles ? Un idéal, peut-être. Une célébration, sans doute. Le temps d'une fête, faire relation devient spontané, il y a l'exaltation des échanges, se toucher, s'embrasser, se porter, tout est liant, surtout les corps et l'unisson fait cœur. La voix off se confie, les musiques l'emportent, chacun son baiser et l'on repart de plus belle.

Dans ce flux festif, c'est un véritable film énergivore qui abruptement s'installe. Il faut agir au lieu d'attendre, et dans l'action du film réside la frénésie de son montage. Alazard ne s'arrête pas, lui-même est engagé, pris de court dans la fougue du déchaînement. Hors de portée de quelques contemplations, notre œil perdu dans les gros plans vrille pleinement d'une danse ou d'une gorgée, passant d'un fait à l'autre sans temps pour les minutieuses admirations. Mais à bien y réfléchir, y scruter, peu importe, car il faut *vivre pour avoir vécu*, et puis de cette maxime la forme l'emporte ; seule la mort l'arrêtera ; elle est inévitable, même nécessaire. Dans ces conditions, pas de frustration de la brièveté – l'exploitation des gros plans et longues focales perturbe l'approche, désappointant la découverte toute à la grâce des sensations. Les flous des arrières-plans concentrent les prises sur un objet précis, visages ou bagatelles jolies de tradition, un objet de puissance simple ; rien qu'une lueur fera l'ivresse. Un rayon de vie nous suffira.

Entraîné-es dans le rythme des levers et couchers des jours sur la trouble montagne, les festoyeuses, tampons sur poignet (ou sur front), guettent la suite. La vie a battu son plein. C'est un final de belvédère en friche. Les mots sont limités, ils peinent à saisir ce vertige collectif. En hiver, on pense déjà la prochaine fête, se rappelant la dernière. Pas de place sans la mort. L'utopie, un court instant, semble possible : *el rayon verde* !

Ambre Guidicelli et Aliosha Costes



***Festa Major* de Jean-Baptiste Alazard, en salles le 16 avril 2025.**

# Festa major

de Jean-Baptiste Alazard

Rares sont les films qui captent si fort le surgissement du présent et traitent pourtant de la disparition et de l'absence. Si la festa major est palpable à l'écran, c'est dans le souvenir - du cinéaste, puis des spectateurs - qu'elle devient la plus vivante.



© La Traverse

★★★★ "On ne se souvient jamais exactement des choses qui ont été dites, on les répète à notre façon et c'est comme ça que les histoires se font". Cette intervention extradiégétique de Jean-Baptiste Alazard, qui signe avec *Festa major* son second long métrage, est encore plus marquante maintenant que c'est à notre tour de raconter l'étrange vertige éprouvé pendant la projection : le sentiment d'avoir participé à la fête, et d'être devenu le réceptacle impréparé d'un témoignage précieux. Notre citation elle-même est imprécise, restituée de mémoire. Et, de fait, le film nous invite à privilégier notre ressenti profond à l'exactitude de l'analyse, un ressenti qui outrepassé les frontières du cognitif et nous plonge dans tout autre chose, une réalité totale où les mots prennent et perdent, en même temps, leur sens. C'est bien que cette fête, la festa major, typique du monde catalan, espagnol comme français, qui se déroule chaque été depuis plus d'un siècle, est restituée dans sa phénoménalité brute, écartant du bras, non tant par intention que par nécessité, ce qui n'en aurait été qu'une présentation objective, traitée sous l'angle du reportage. Le réalisateur, natif et habitant du village de Fillols, l'affirme dans ses paroles et sa mise en scène : la fête est avant tout une expérience métaphysique. Tout est sensible et tout est métaphysique pendant ces quelques jours où les individualités s'entremêlent, où toutes les routes se croisent, et où les infinies dimensions du vécu se confondent : à l'image de l'exode rural, enjeu majeur qui pourtant n'est évoqué qu'au détour d'une danse, d'une simple échappée verbale, et se retrouve renommé "exil" ; ou à l'instar de cette étreinte entre une mère et son fils, attendrissante

DOCUMENTAIRE  
Adultes / Adolescents

## ◆ GÉNÉRIQUE

Images : Jean-Baptiste Alazard et Vincent Le Port Montage : Jean-Baptiste Alazard Son : Marc-Olivier Brullé et Boris Chapelle Production : Stank Producteur : Vincent Le Port Producteurs associés : Roy Arida et Pierre-Emmanuel Urcun Distributeur : La Traverse.

68 minutes. France, 2024  
Sortie France : 16 avril 2025

de tendresse mais déroutante de sensualité, car relâchant la contrainte sociale, à cet instant manifeste, de la maternité. Parfois, pendant la fête, entre deux chants improvisés, entre deux danses répétées, l'on se met à regarder le ciel (c'est là l'essentiel), et l'on prend conscience de la beauté tragique du vécu, où le présent n'existe que par l'absent, où chaque vivant porte en lui des disparus. *Festa major* est une grande œuvre sur la latence, sur la suspension, sur la contemplation, sur les moments d'abord où le présent se dérobe, avant qu'il ne disparaisse. La fête est autant dans sa réalisation que dans son souvenir, dans l'été que dans l'hiver, et, c'est le pari perdu de ce film passionnément impossible, dans son impossible captation. Si quelques plans époustouflants - ceux en mouvement qui suivent les pas des couples ; celui, fixe, autour d'un arbre, qui immortalise une danse collective ; celui d'un feu qu'un homme allume et fait tourner dans la pleine nuit - donnent la sensation forte de l'immersion, c'est l'absence qui se fait de plus en plus prégnante. Mais l'absence, ou la nostalgie de ce qui a été (ou n'a jamais été), devient le principe de sa recreation, de son accomplissement. Ce soleil à l'horizon est-il en train de se coucher ou de se lever ? Entre folie et lucidité, une protagoniste ne le sait plus. Il semblerait qu'il fasse les deux à la fois. **\_N.N.**

Visa d'exploitation : 160024. Format : 1,50 - Couleur - Son : Dolby SRD.

CINÉMA

## Un jour sans fin – sur *La Festa Major* de Jean Baptiste Alazard

Par **Raphaëlle Pireyre**

CRITIQUE

Chaque année depuis plus de cent ans, un petit village des Pyrénées perpétue sa tradition en organisant la Festa Major, célébration qui donne son titre au nouveau documentaire de Jean-Baptiste Alazard. « Il faut que tout change pour que rien ne change », serait-on tentés de constater devant le spectacle de ce rituel transmis de générations en générations ; une festivité sous le signe de l'utopie, où le passé est convoqué comme pour se retirer du passage du temps.

En 1968, Jean Eustache filmait dans sa ville de Pessac la tradition de la Rosière, fille vertueuse et méritante dont l'élection parmi ses semblables visait à représenter par métonymie la pureté de la ville entière. En anthropologue, le cinéaste documentait en une journée la cérémonie et le défilé. Dans ce rituel rassurant, la communauté pessacaise insufflait dans des gestes immuables une morale dont il avait peur qu'elle ne disparaisse.

Dix ans plus tard, le cinéaste retourne dans sa ville natale pour un film identique et dévoile, au carré, son intention première : le monde a changé, comme en témoignent l'architecture bouleversée des rues, les tenues et coiffures, les voitures, dont le style a changé. Pourtant, le rituel rassemble sans ciller autour d'un code établi près de cent ans auparavant.

Jean-Baptiste Alazard avait-il le film d'Eustache en tête, le rapport troublant entre sa face A et sa face B, quand il a réalisé *La Festa Major* ? Il reprend en tout cas au film d'Eustache ce drôle de jeu qui s'établit entre l'immanence de l'ici et maintenant de la fête, et la transcendance de sa tradition qui fait que d'autres avant nous ont adopté les mêmes comportements et que d'autres, après, en endosseront d'identiques eux aussi. L'une des villageoises le concède : « On n'invente rien ».

Comment on vit ensemble, comment on habite le monde, étaient déjà les questions qui peuplaient *L'Âge d'or* (2020) de Jean-Baptiste Alazard, dont la critique Caroline Châtelet écrit qu'elle a eu envie de « vivre dans ce film » en le découvrant. Le sentiment que déclenche La Festa major est similaire. En voyant documentée la fête de cinq jours qui s'organise chaque été depuis plus de cent ans dans le village des Pyrénées qu'habite le cinéaste, on a envie de s'y glisser et d'y danser. Elle réveille en nous un désir atavique de célébrer, de laisser la ferveur emporter notre corps. Les participants prennent en charge l'organisation, pensent les étapes de la fête, ses costumes, ses victuailles. C'est la condition pour n'être pas simple consommateur, mais pour être une partie de ce grand tout. Dans le montage, les préparatifs et la fête elle-même se mélangent. Parce que l'un et l'autre sont indissociables, sans doute.

Tout comme parler d'amour, c'est déjà vivre une romance avant même qu'elle ne commence, préparer la fête, couper les arbres pour monter des mâts, essayer et ajuster les costumes, prévoir le menu des banquets, régler la chorégraphie des danses anciennes ou des défilés, c'est une vision prémonitoire de l'allégresse de la célébration. Pendant cinq jours et cinq nuits, le village est un espace collectif occupé par les réjouissances. Il y a une forme d'utopie à penser l'espace public comme un bien commun, dont il faudrait jouir ensemble, selon les règles choisies de concert. Mêler l'avant et le pendant au sein de la dramaturgie, c'est aussi une façon de sortir le spectateur de l'observation de la simple chronique pour le plonger au cœur de cette sage bacchanale, dans la marée de ses vagues montantes et descendantes.

#### L'ÉTERNEL RECOMMENCEMENT

Alazard pioche dans le réel ce qui a fait les beaux jours du documentaire : le *reenactement*, soit le re-jeu à l'identique dans un temps nouveau d'une situation révolue. Dans *Pour la suite du monde* (1963), les québécois Pierre Perrault et Michel Brault, influences assumées du cinéaste pyrénéen, recréaient de toute pièce pour leur caméra des gestes de pêche traditionnelle tombés en désuétude. Alazard n'a pas besoin d'organiser cette reprise des gestes puisqu'elle est déjà ritualisée par le village. Il n'a qu'à observer les villageois rejouer, chaque année, la même partition, la même liturgie païenne. Dans *Un jour sans fin* (1993) le cinéaste américain Harold Ramis moquait le principe de ces traditions séculaires en en imaginant une exagération cauchemardesque : Phil (Bill Murray), présentateur météo citadin et snob, se trouvait à son corps défendant coincé dans cette boucle temporelle qu'est la commémoration.

L'organisation de traditions anciennes comme les danses ne relèvent pas pourtant d'une ode au passéisme, à une franchouillardise qui s'agripperait à ce qui est ancien par peur du nouveau. Mettre ses gestes dans ceux des anciens va ici de pair avec l'idée paradoxale d'une utopie carnavalesque qui consiste à renverser le temps de quelques jours l'ordre social. C'est le sens du défilé nocturne, en chemises de nuit, au cours duquel un homme brûle des papiers dont la légende dit qu'ils furent jadis volés dans les bureaux de la mairie. Renverser le jour et la nuit, mélanger les classes sociales, abolir l'implacable administratif, la propriété même : la fête n'est pas une simple danse mais bien un rite de retournement cardinal des valeurs, une acceptation collective de se libérer de l'ordre, pour un temps. Ce que célèbrent les voisins d'Alazard, c'est le retour des beaux jours et un lien étroit avec la nature dans une commune rurale traversée par l'utopie d'une vie collective faite de liens forts. Paradoxalement, la fête est cyclique mais consiste en l'abolition du sentiment du temps. Sa durée hors norme brouille la succession des jours et des nuits, ce que le film redouble en perdant le spectateur dans le flou de repères temporels. « J'aime ce lâchage », dit une habitante.

Jean-Baptiste Alazard s'efforce de filmer la fête comme une matière. L'image qui imite le grain de la pellicule brouille l'effet du temps, l'étalonnage force la vivacité des couleurs de la lumière estivale. Son montage impressionniste réveille en nous le souvenir de cette vibration que l'on a tous connue. Dans la foule pendant les danses, la caméra attrape des bouts de corps, imprime des mouvements, capte la volatilité de l'instant. Il y a aussi dans le geste d'Alazard cinéaste autant que dans celui des villageois l'idée de politiser la joie : consacrer cinq jours et cinq nuits à l'exultation, c'est se retirer du temps productif, c'est se consacrer à être soi.

## DES ÉMOTIONS À CONTRETEMPS

Dans les bribes de conversations que le film saisit, la question de la transmission, des générations revient plusieurs fois en ricochets : une mère enlace son fils adulte, un père savoure la liberté gagnée depuis que sa femme et sa fillette sont parties se coucher, un sexagénaire déplore qu'il ait manqué, dans sa vie heureuse avec son compagnon, la perspective d'un héritier à qui il aurait pu confier un héritage. En transmettant la fête aux nombreux enfants du village, chaque génération s'efforce de trouver sa place dans une chaîne humaine. C'est dans cette idée que s'incarne le ton funèbre de la voix off du cinéaste, à contre-courant de l'atmosphère de jubilation. « À présent, je devrais bien vous parler de la mort. Si tous les autres n'étaient pas morts, il n'y aurait pas de place pour ceux qui vivent aujourd'hui », nous dit-il. Dans cet éternel recommencement, c'est en fait la finitude humaine que perçoit le cinéaste, dans l'exultation du corps, la conscience que la mort sera là un jour. Un accent grave pèse d'emblée sur ces images de légèreté. Les danses sont aussi intenses qu'on les sait fugaces.

De fait, cette célébration majuscule, le cinéaste la commente alors qu'elle est déjà passée. Il l'interroge, en montant ses heures de rushes, depuis sa chambre où l'hiver a recouvert le paysage de neige. « En ce moment, je vous parle, et dehors, c'est l'hiver. Je peux le voir depuis ma fenêtre ce village où a eu lieu cette fête qui est aussi une odyssée. Je ne suis pas le seul à penser à la Festa Major. »

Les accents languissants de la voix évoquent le souvenir du cinéaste expérimental Jonas Mekas qui filma au jour le jour son exil new-yorkais, quantité de moments épars qu'il tresse ensemble en des éclats de souvenirs réunis par le commentaire après coup de sa voix monocorde. Dans ce journal en super 8, *Walden* (1964) puis *Lost Lost Lost* (1976), Central Park est filmé souvent enneigé comme une réminiscence de sa Lituanie natale, et Mekas exalte les moments passés au cirque, au mariage d'un ami, ou en famille chez son complice Stan Brakhage... Jean-Baptiste Alazard reprend ce geste du contretemps de l'horloge et des émotions. Monter au cœur de l'hiver la bamboche estivale, c'est être à l'exact point où en déplore la fin autant qu'on en espère le recommencement, c'est l'observer depuis son solstice, dans l'oxymore de la nostalgie de la joie.

**Le beau film de Jean-Baptiste Alazard rend hommage à son village occitan, où, à la faveur d'une cérémonie ancestrale, ses habitants se reconnectent à leurs racines entre spiritualité et ivresse de toutes sortes.**



Festa major présente un héritage centenaire sans verser dans le vieux jeu.  
PHOTO LA TRAVERSE

s'en remet alors à une voix off solennelle, assurée rétrospectivement par le cinéaste face à ses images.

**Cueillette.** Ce procédé artificiel détonne d'autant plus que la mise en scène fait preuve par ailleurs d'une intuition certaine pour saisir ce qui, dans les gestes des villageois, œuvre à restaurer un lien ancestral au territoire. Cueillette en forêt, ouverture d'un barrage obstruant un petit cours d'eau, pins érigés en centre-ville... Un retour à la nature se dessine en creux, dans une poignée de séquences qui parviennent à élever le film au-delà de sa nature épisodique. Un très beau panoramique, inattendu, monte par exemple vers la cime d'un arbre, situé sur la place du village, alors que l'agitation retombe momentanément. *Festa major* touche alors à la spiritualité à laquelle il aspire : via ce simple recadrage, on rêve aux innombrables célébrations que ces branches ont pu abriter du soleil, protégeant ainsi la source vive qui perpétue cette modeste communauté.

**CLÉMENT COLLIAUX**

**FESTA MAJOR** de JEAN-BAPTISTE ALAZARD 1h 08.

## «Festa major», une idée derrière la fête

Pendant quelques jours à la fin de chaque été, Fillols, comme d'autres villages d'Occitanie, se métamorphose. La vie quotidienne s'interrompt le temps d'honorer la tradition de la «festa major». Fillols n'est alors plus que «F», comme le nomme un carton au début de *Festa major*, foyer mystérieux d'une fête ancestrale, où les habitants, gagnés par un esprit de troupe centenaire, entament une célébration en grande pompe. Jean-Baptiste Alazard, lui-même originaire de la bourgade des Pyrénées-Orientales, se joint, caméra à la main, à ces quelques jours de bringue hors du temps où les DJ set techno se mêlent aux soirées endimanchées rappelant le bon vieux

temps : on rit, on danse, on enfile des costumes pour d'étonnantes parades dans une vaste ronde en forme d'exutoire.

**Hédonisme.** Durant un pique-nique, une participante déplore l'abandon d'une de ces curieuses pratiques : le «lâchage», sorte de thérapie de groupe durant laquelle un quidam livre ce qu'il a sur le cœur à une foule à la fois attentive et suffisamment avinée pour ne

pas s'en souvenir bien longtemps. La description de ce rituel évoque quelque chose de la forme du film, composé d'un pot-pourri d'images attrapées à la volée, bribes d'accolades, de cérémonies surannées et de lucidité post-beuverie, qui se succèdent pendant un peu plus d'une heure. Ce relâchement général, s'il épouse l'excitation et l'hédonisme des fêtards, entérine en même temps le caractère anecdotique du film – «on retient ce qu'on

veut, avant d'oublier», synthétise la Filloloise. Au milieu de ce joyeux chaos, Alazard entend pourtant dégager une forme de mystique plus profonde : un lien reliait, comme lors d'une séquence où un vieil homme exhume des photos racornies, les habitants à leurs ancêtres chez qui coulait vraisemblablement une même fraternité et un même amour de leur terre. C'est probablement la part la plus fabriquée du film, qui

# PREMIERE



## **FESTA MAJOR**

De Jean- Baptiste Alazard

D'abord une voix-off un peu étrange et des corps alanguis, grimés, comme mélangés face à un soleil qui se lève. Une ambiance de nuit blanche, de lendemain de fête. Puis des vues magnifiques du village de Fillols (Pyrénées-Orientales) révèle un cadre majestueux. Le documentaire de Jean-Baptiste Alazard cherche à faire coïncider deux espace-temps : un présent rattaché à un passé séculaire qui impose des traditions (ici un certain sens de la fête) On se sent parfois exclu de la piste de danse avant qu'une âme charitable nous y entraîne à nouveau.

**Thomas Baurez**

## Les Inrockuptibles

# La “Festa Major” de Jean-Baptiste Alazard se dévoile dans un très beau documentaire



par Bruno Deruisseau  
Publié le 15 avril 2025 à 15h22  
Mis à jour le 15 avril 2025 à 15h42

“Festa Major” (Copyright La Traverso)

**Le film célèbre et épouse les quelques jours durant lesquels se déroule une fête de village dans les Pyrénées.**

Prix du public au FID l’an dernier, le bref documentaire de Jean-Baptiste Alazard (à peine plus d’une heure) nous plonge au cœur d’une fête qui se déroule pendant cinq jours dans un petit village des Pyrénées, selon une tradition ancestrale vieille de plus d’un siècle. Entre anciennes, jeunes néorurales et enfants du pays revenus après un détour par la ville (c’est le cas du réalisateur, revenu s’installer dans les Pyrénées après des études à la Femis), l’osmose est complète. L’ambition de la mise en scène sera de saisir cette osmose entre les êtres et la terre qu’ils habitent, de la magnifier, de la célébrer dans une ivresse digne d’une bacchanale.

Alazard y saisit quelque chose d’essentiel et de propre à la fête : la façon dont elle abat les différences, crée des raccourcis secrets dans le cours du temps et finit par donner le tournis, quand elle ne nous brouille pas la vision. Si on regrette tout de même une voix-off aux accents poétiques trop emphatiques et une représentation du monde rural un peu trop lisse et idéalisée (elle efface toutes les tensions, notamment autour d’un potentiel héritage patriarcal et sexiste), la beauté des images en 16 mm, la façon dont elle rappelle par moments des tableaux de la peinture flamande et le jaillissement des couleurs finissent par nous emporter dans leur ronde dionysiaque.

*Festa Major*, de Jean-Baptiste Alazard. En salle le 16 avril.



15 avril 2025

# CAHIERS DU CINÉMA

## Festa Major

de Jean-Baptiste Alazard

France, 2024. Documentaire. 1h08.

Sortie le 16 avril.

Chaque année depuis plus d'un siècle, le village de Fillols dans les Pyrénées-Orientales est secoué par quatre jours de fête ininterrompue. Une bombance qui s'inscrit logiquement dans le cinéma de Jean-Baptiste Alazard, fait de luttes politiques, de déroutes et de retrouvailles, autour d'un lieu ou d'un sage (le cinéaste-sculpteur et ermite Diourka Medveczky dans *Alleluia*, 2016). Le groupe d'amis ne rayonne pas dans ce qu'il a d'inamovible, mais plutôt dans sa capacité à opérer les virages de son évolution, entre apories et réapparitions. Et pour les fêtards de Fillols, les célébrations ne sont pas tant un exutoire qu'une suite logique au reste de l'année. Logique certes hallucinée, commentée par un cinéaste et son dictaphone à fleur de peau, mais qui donne à voir les mois d'hiver encore irrigués par les souvenirs de l'été. Cette narration « en direct » du tournage fixe les émotions de l'instant, avant que les images filmées ne deviennent images du passé, refaçonnées par le temps du montage. D'où cette mélancolie qui pointe derrière les basses de l'after tandis que, d'une liesse collective à des confessions autour d'un verre, la caméra habile d'Alazard ne cesse de rejouer notre point de vue, livrant le portrait fragmenté des fêtards dont il se refuse à faire la sociologie. Cet impensé est autant la limite du projet que sa clef de voûte, la fête offrant à chacun l'occasion d'endosser un rôle nouveau, créé pour l'occasion.

Vincent Poli

# « À la Festa Major de Fillols, j'ai filmé cette possibilité d'utopie »

## CINÉMA

Mardi 25 février à 19 h, l'institut Jean-Vigo, de Perpignan, accueille le réalisateur Jean-Baptiste Alazard, pour l'avant-première de son documentaire « Festa Major », tourné à Fillols où il réside depuis 2020.

### Pourquoi cette envie de filmer la Festa Major de Fillols ?

Je filme toujours les gens qui m'entourent, avec lesquels je vis. L'angle qui me semblait évident pour commencer à filmer ce village, c'était la fête (ndlr : elle aura lieu cette année du 23 au 25 août).

### Qu'a-t-elle de spécifique ?

Comme toutes les fêtes, elle permet de lâcher prise, mais elle permet surtout de souder à l'année la communauté villageoise, entre ceux qui vivent là en permanence, – qu'ils soient Catalans d'origine ou venus d'autres régions –, et ceux qui sont partis pour le travail et qui reviennent l'été. C'est à la fois une inscription dans les traditions et ce besoin de les réinventer. La transmission des rituels qui structurent cette fête lie les générations entre elles. C'est aussi un retour à ses origines rurales : le temps paysan est un temps cyclique. Cette fête permet de casser la conception du temps linéaire, très rapide, dans laquelle nos vies sont inscrites aujourd'hui.

### Vous la comparez à une odyssee ?

Parce qu'il ne s'agit pas juste d'arriver et boire un coup. Si on n'y est pas acteur, les cho-



Danses et costumes d'époque : un des grands moments de la Festa Major de Fillols.

PHOTO LA TRAVERSE

ses ne se passent pas ! Officiellement, la fête dure trois jours, mais si l'on tient compte des préparatifs, pour

« **Durant la Festa Major, on a la sensation de traverser un monde** »

les villageois, c'est quinze jours ! On rencontre plein d'émotions et d'univers différents, avec les proches comme avec ceux qu'on connaît un peu moins, car tout le monde participe à tout. On a la sensation de traverser un monde.

### Comment avez-vous tourné ?

Je vis avec ces gens le reste de l'année et quand ils ont accepté mon projet, il n'y a pas eu d'autre solution pour moi que de filmer de l'intérieur : je suis au milieu d'eux et je fais la fête avec eux.

### Vos images possèdent quelque chose de

### pictural...

Le cinéma, c'est avant tout de la lumière... Mais ce qui m'intéresse particulièrement c'est la dimension documentaire de la vie paysanne traditionnelle, vivrière. J'essaie de montrer les traces de ce mode de vie là, comme les peintres l'ont fait. Je filme par petites touches, à la manière des impressionnistes. Et à partir de cela, j'essaie de construire une narration.

### Alors justement, parlez-nous du travail de montage, la phase capitale d'un film pour vous, et de vos commentaires en voix off ?

Il fallait rendre compte du caractère dantesque de la fête, dans sa durée, et de la façon dont les uns et les autres se relaient pour la mener jusqu'au bout. Il n'y a pas de personnage principal : c'est un film choral. J'ai réalisé le montage durant l'hiver et j'ai voulu partager mon sentiment de solitude face à ces images, déjà lointaines, où nous sommes tous réunis. Ce que j'aime aussi dans le cinéma, c'est son

rapport à la mémoire.

### Votre cinéma est le reflet d'une quête personnelle pour un mode de vie alternatif. Avec « Festa Major », quelle étape avez-vous franchie ?

Dans mes films précédents, sous forme d'une trilogie, je cherchais une manière de réinventer la ruralité et où, personnellement, je pourrais vivre cela et comment. En m'installant à Fillols, j'ai trouvé l'endroit où je pourrais le faire. Désormais, j'ai envie de construire, et de m'inscrire dans l'histoire de ce village : son passé et bien sûr son futur. Et si, auparavant, je filmais plutôt des personnes solitaires, un peu en marge, cette fois-ci, j'ai filmé une communauté, et cette possibilité d'utopie, sans s'exclure de la société.

Recueilli par Sylvie Chambon

> Sortie nationale : mercredi 16 avril 2025. Infos : [inst-jeanvigo.eu](http://inst-jeanvigo.eu)